

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges BAVAUD

Un dialogue œcuménique sur la Vierge Marie  
est-il possible ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 95-106

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Un dialogue œcuménique sur la Vierge Marie est-il possible ?*

L'origine de cet article est la lecture d'un ouvrage écrit au XVII<sup>e</sup> siècle par un Pasteur protestant : Charles Drelincourt. Le titre de ce livre est révélateur des intentions de son auteur : *De l'honneur qui doit être rendu à la sainte et bienheureuse Vierge Marie*, Paris, 1643.

Drelincourt souffre d'entendre des catholiques reprocher aux réformés de mépriser la Sainte Vierge : « Ce n'est pas, écrit-il, (...) que je ne sache que la calomnie la plus ordinaire de laquelle on nous diffame est que nous deshonorons la Bienheureuse Vierge et que nous en parlons avec mépris. <sup>1</sup> »

Or le Pasteur protestant souligne l'existence d'un **accord** profond entre tous les chrétiens. La Vierge Marie a joué un rôle si éminent dans l'histoire du salut que chaque croyant doit l'honorer. Les divergences portent seulement sur les moyens d'accomplir ce devoir.

« Nous savons bien distinguer, Dieu merci, entre les louanges véritables et les offensives; entre l'honneur convenable à la dignité de cette Vierge glorieuse et le service injurieux. <sup>2</sup> »

<sup>1</sup> L'édition que nous citons est de 1645 (Anthoine Cellier). Elle contient deux volumes. Le premier tome retranscrit le traité de 1643 et ajoute tout un dialogue avec Mgr J. P. Camus, Evêque de Belley. Le thème des discussions concerne surtout les titres que les catholiques accordent à la Vierge. Dans ce tome I, on trouve une double pagination, ce qui ne facilite pas les citations. Par souci de clarté, nous distinguons donc deux parties dans ce premier volume. Le second contient la suite du dialogue avec Mgr Camus. — Le texte cité est tiré de la Dédicace de l'ouvrage, p. 2. Charles Drelincourt est né à Sedan en 1595 et ministre de Charenton, il est mort à Paris en 1669. Ce fut un théologien qui publia de nombreuses études. Bossuet fait allusion à l'ouvrage que nous commentons. *Fragments du Culte rendu à Dieu*, IX.

<sup>2</sup> Dédicace, p. 3.

## Le vrai honneur présenté à la Vierge

Drelincourt remarque que nous honorons des personnes par « l'estime et reconnaissance sincère que nous faisons de leur dignité et de leur excellence »<sup>3</sup>.

Or, parmi toutes les créatures humaines, aucune n'a été aussi comblée de grâces que la mère de Jésus.

« Nous honorons la sainte et bienheureuse Vierge, croyant que Dieu l'a remplie de ses plus excellentes grâces, qu'il l'a bénite entre toutes les femmes et élevée au plus haut comble de gloire dont une simple créature humaine ne peut être capable. Pour ce précieux vaisseau (vase) d'élection, nous n'avons que des pensées d'honneur et de respect et n'en parlons qu'avec une sainte révérence. Nous la disons Bienheureuse entre toutes les créatures. Nous parlons à bouche ouverte de ses admirables vertus et nous les proposons en exemple. »

Cette louange de la Vierge doit s'incarner dans l'**intelligence** du chrétien d'abord. Mais le **cœur** aussi participera à cette vénération ainsi que nos **lèvres**.

« Laquelle (la Vierge) nous honorons de nos entendements par l'estime que nous faisons de sa dignité et de son excellence. De nos volontés, en l'aimant d'un saint amour. De nos affections, par le désir ardent d'imiter ses vertus et de nous former sur son exemple. Et de nos bouches en publiant son honneur, ses vertus et la grandeur de sa gloire.<sup>4</sup> »

Certes, l'auteur précise, à juste titre, que l'honneur rendu à Marie ne se termine pas à sa personne, mais remonte jusqu'à Dieu. C'est le Seigneur que nous louons d'avoir choisi la Vierge comme instrument de salut: « Nous louons Dieu de tout notre cœur et de toutes les forces de notre âme des grâces et des faveurs qu'il nous a faites par son moyen. Car c'est par cette bienheureuse Vierge qu'il s'est allié avec nous.<sup>5</sup> »

Cet honneur est source de profit spirituel pour tous les chrétiens car ils seront amenés à imiter la vie sainte de Marie : « Nous croyons aux paroles qui sont sorties de sa bouche : nous embrassons sa foi et sa religion et tâchons

<sup>3</sup> T. I, II, p.18.    <sup>4</sup> T. I, II, p. 27.    <sup>5</sup> T. I, I, pp. 11-12.

d'ensuivre tous les enseignements que le Saint-Esprit nous a laissés par cet organe de sa grâce (...) Nous la proposons en exemple de bien vivre, aussi bien que de bien croire. <sup>6</sup> »

La source principale de ce devoir d'honorer la Vierge se trouve dans le Magnificat à propos duquel l'auteur déclare : « Je ne me saurais soûler de lire et de méditer les paroles de ce sacré Cantique. <sup>7</sup> » Marie a prophétisé la louange des générations. Il ne s'agit pas de mépriser l'oracle du Saint-Esprit : « Nous exaltons son bonheur et sa félicité, accomplissant les paroles de cette véritable prophétie : Voici certes, dorénavant, tous âges me diront Bienheureuse. <sup>8</sup> »

Nous prolongeons aussi la louange de cette femme qu'évoque saint Luc en II, 27-28. « Nous disons de bon cœur avec la femme dont il est parlé en l'Évangile : Bienheureux est le ventre qui t'a porté et les mamelles que tu as tétées. <sup>9</sup> »

La dignité de Marie est si grande que l'auteur avoue son incapacité de louer suffisamment sa perfection : « Je tâcherais d'achever le portrait de cette Vierge sacrée. Mais il me faudrait emprunter les rayons du soleil. <sup>10</sup> »

Dès lors, tout chrétien qui refuse avec mépris d'honorer Marie manifeste qu'il s'oriente vers la damnation.

« Il appert que la Sainte et Bienheureuse Vierge doit être chérie et honorée de tous les chrétiens et qu'il n'y a que des âmes infernales qui la puissent avoir en haine, ou en parler avec mépris. <sup>11</sup> »

### La louange de la maternité virginal

Dans une prière et une méditation qu'il ajoute à son traité, l'auteur établit un rapprochement entre la formation d'Adam tiré de la terre pure, non polluée, du jardin d'Eden et la conception du Christ dans le sein virginal de Marie. Le thème de **l'image de Dieu** établit le lien entre les deux événements. Cette doctrine se trouve chez saint Irénée. <sup>12</sup>

<sup>6</sup> T. I, I, p. 12.

<sup>7</sup> T. I, I, p. 6.

<sup>8</sup> T. I, I, p. 12.

<sup>9</sup> T. I, I, pp. 12-13.

<sup>10</sup> T. I, I, p. 11.

<sup>11</sup> T. I, I, p. 11.

<sup>12</sup> *Adversus haereses* : III, 21, 10. P. G. 7, 954-55. Cf. notre étude : *Marie, mère de Jésus image de Dieu*, dans *Verbum caro*, n° 65, 1963, pp. 69-77.

« Là, Seigneur, d'une poignée de terre vierge, tu formas Adam à ton image et semblance et le revêtis de justice et de sainteté. Mais ici du sang virginal, tu as formé le nouvel Adam qui est ta vive image, la splendeur de ta gloire et la marque engravée de ta personne. <sup>13</sup> »

La virginité de Marie est perpétuelle. Non seulement « Notre Seigneur Jésus-Christ a été engendré d'une façon du tout miraculeuse » <sup>14</sup>, mais sa naissance elle-même est virginale. Et Marie a gardé une totale chasteté jusqu'à sa mort.

« Cette bienheureuse Mère est demeurée vierge en l'enfantement même et après l'enfantement. Nous serions bien misérables de révoquer en doute une vérité que la Parole de Dieu nous enseigne si clairement. Car rien n'est impossible à Dieu, lui qui sans l'entremise d'aucune créature a édifié Eve, la mère des vivants, d'une des côtes d'Adam. <sup>15</sup> »

La Sainte Ecriture n'appelle jamais Marie explicitement **mère de Dieu**. Mais Drelincourt entend rester pleinement fidèle au Concile d'Ephèse qui a proclamé la Vierge « theotocos ».

« Tout ainsi donc que l'Apôtre saint Paul dit que les juifs " ont crucifié le Seigneur de gloire " (I Cor. 2, 8) et que " Dieu nous a rachetés par son sang " (Actes 20, 28), nous ne faisons point de difficulté de dire avec les Anciens que la Vierge Marie est la mère de Dieu. <sup>16</sup> »

L'auteur contemple avec admiration la naissance du Christ : « Ô incomparable naissance : puisque la Mère est vierge et l'Enfant est Dieu. La mère est la créature de celui qu'elle engendre et lui son Créateur, son Sauveur et son Dieu. <sup>17</sup> »

Sans utiliser l'expression de « Nouvelle Eve », Drelincourt reprend l'antithèse entre l'épouse d'Adam et celle de Joseph.

« Une femme nous avait apporté le fruit de mort et en voici une autre qui nous présente le fruit de vie et d'immortalité. <sup>18</sup> »

Le mariage de Marie avec Joseph avait un sens profond : « O Seigneur : tu as voulu naître d'une Vierge, mais d'une Vierge fiancée, afin d'honorer par une même action, la virginité et le mariage et de procurer à ta sainte Mère un support et un témoin de son innocence. <sup>19</sup> »

<sup>13</sup> T. I, I, pp. 43-44.

<sup>16</sup> T. I, I, p. 4.

<sup>14</sup> T. I, I, p. 2.

<sup>17</sup> T. I, I, p. 40.

<sup>15</sup> T. I, I, p. 3.

<sup>18</sup> T. I, I, p. 40.

<sup>19</sup> T. I, I, p. 40.

## La louange de la sainteté de Marie

Drelincourt donne sa signification la plus dense à la salutation de l'Ange, le jour de l'Annonciation, puisqu'il déclare : « Quand il n'y aurait que cette seule considération que la Vierge Marie est la mère de notre grand Dieu et Seigneur Jésus-Christ, son nom nous doit être à jamais en bénédiction et sa mémoire vénérable. Mais d'abondant (sic) de quelque côté que nous regardions cette sainte et bienheureuse Vierge, nous la voyons toute rayonnante de vertus.<sup>20</sup> »

Lesquelles ? D'abord la **chasteté** dont nous avons déjà parlé. L'auteur insiste encore : « Sa pureté et sa chasteté, sa vie sainte et innocente ne peut être révoquée en doute que par les âmes profanes et impies à toute extrémité. Celui qui parlerait, ou qui aurait seulement la moindre pensée contre l'honneur de ce sacré vaisseau (vase) d'élection, nous l'estimerions digne de mort et de toutes sortes de supplices.<sup>21</sup> »

Drelincourt souligne que Marie a vécu dans l'**humilité** en reconnaissant que sa grandeur était uniquement le fruit de la grâce.

« Elle n'attribue point l'honneur qu'elle a reçu à aucun de ses mérites, mais à la pure miséricorde de Dieu (...) Considérant la dignité de son Fils et qu'elle était sa créature avant que d'être sa mère. Qu'il se pouvait passer de revêtir sa nature. Mais qu'elle ne pouvait pas vivre sans sa grâce, elle l'adore comme son Dieu et l'embrasse comme son vrai Sauveur.<sup>22</sup> »

Pour magnifier la **foi** de la Vierge, l'auteur reprend ce thème cher à saint Augustin : « Elle conçut Jésus-Christ en son cœur, avant de le concevoir en son corps.<sup>23</sup> »

La question posée à l'Ange, le jour de l'Annonciation, n'est pas signe d'un manque de foi : « Ce n'est point par incrédulité et par défiance. Mais c'est qu'avec toute humilité et modestie, elle désire être instruite du moyen dont Dieu se voulait servir pour accomplir un œuvre si miraculeux (sic).<sup>24</sup> »

Saint Paul nous propose le modèle de la foi d'Abraham. Mais Drelincourt exalte davantage celle de la Vierge.

T. I, I, p. 5. <sup>21</sup> T. I, I, p. 5. <sup>22</sup> T. I, I, p. 6. <sup>23</sup> T. I, I, p. 7. <sup>24</sup> T. I, I, p. 7.

« Nous admirons à bon droit la foi du Patriarche Abraham (...). Mais je trouve beaucoup plus admirable la foi de la Bienheureuse Vierge d'avoir cru à la première parole de l'Ange, que de son corps vierge, sans aucun œuvre d'homme (sic), elle concevrait le Roi de gloire, en qui sont bénites toutes les familles de la terre. Véritablement cette foi est du tout incomparable. C'est pourquoi aussi sainte Elisabeth en parle comme de la chose du monde qui rendrait la sainte Vierge la plus illustre et la plus recommandable. Elle l'exalte comme la reine de toutes les vertus, comme la source et la cause principale de son bonheur.<sup>25</sup> »

### **La louange de la compassion de Marie**

Lorsque Drelincourt contemple Marie debout auprès de la Croix il admire « sa patience et sa sainte constance. Car lorsque tout semblait être plongé dans un abîme de désespoir, elle ne perd point courage »<sup>26</sup>.

L'auteur montre avec beaucoup d'émotion comment les souffrances corporelles de Jésus se répercutent dans le cœur et l'âme de sa mère.

« Les liens qui serraient Jésus-Christ géhennaient (sic) cette âme innocente. Les cloux qui perçaient les mains et les pieds de ce cher Fils et la lance qui lui ouvrait le côté, transperçaient l'âme de cette tendre mère. Les épines qui déchiraient ce chef sacré étaient autant de pointes en ses entrailles. Il ne décollait pas plus de sang des plaies de notre Seigneur qu'il distillait de larmes des yeux de la Vierge.<sup>27</sup> »

Et cette phrase qui évoque le déchirement de la séparation : « Avec le corps mort de Jésus, on ensevelit le cœur de Marie.<sup>28</sup> »

Cependant la foi éclaire cette souffrance.

« De ses yeux larmoyants, elle voyait son Fils nu en une croix ignominieuse. Mais des yeux de la foi, elle le contemplait en cette même croix revêtu de gloire.<sup>29</sup> »

<sup>25</sup> T. I, I, p. 8.

<sup>26</sup> T. I, I, p. 8.

<sup>27</sup> T. I, I, pp. 9-10.

<sup>28</sup> T. I, I, p. 10.

<sup>29</sup> T. I, I, p. 10.

## La louange de la gloire céleste de Marie

La gloire céleste de Marie est proportionnelle à ses vertus. « Elle jouit au ciel de la plus haute et plus sublime gloire dont une âme humaine peut être capable.<sup>30</sup> »

La Sainte Ecriture ne parle pas explicitement de l'entrée de la Vierge au Paradis. Mais elle nous livre tous les enseignements capables de nous certifier de sa glorification.

« S'il (Jésus) promet une récompense à ceux qui auront nourri et revêtu ses membres (...) de quelle joie et félicité n'aura-t-il comblé cette Vierge sacrée qui l'a nourri lui-même de sa propre chair et abreuvé de son sang ?<sup>31</sup> »

« Elle n'a allaité Jésus-Christ de ses mamelles que durant l'espace d'un an ou deux. Mais elle sera abreuvée éternellement au fleuve de ses délices et trouvera à jamais en sa face un rassasiement de joie.<sup>32</sup> »

L'auteur recourt à une analogie biblique : « Si Joseph reçut avec des larmes de joie son père qui était allé en Egypte pour voir sa face et participer aux fruits de ses dignités, combien plus le Fils de Dieu, le Sauveur et le Rédempteur du monde, aura-t-il reçu avec allégresse cette bienheureuse Mère qui s'est jetée entre ses bras et qui est montée au Ciel pour aller contempler la gloire de son saint Paradis ?<sup>33</sup> »

## Au-dessus des Anges

Dans le commentaire de la parole d'Elisabeth : « Tu es bénie entre toutes les femmes », Drelincourt souligne le caractère **unique** de la bénédiction reçue par la Vierge.

« Dieu, d'une main libérale, verse sur ses créatures une infinité de faveurs (...). Mais ayant une grâce relevée par dessus toutes les autres, autant que les cieus sont relevés par dessus la terre, une bénédiction unique en son espèce et qui ne pouvait être communiquée qu'à une seule personne : il en a honoré la sainte Vierge.<sup>34</sup> »

<sup>30</sup> T. I, I, p. 17.    <sup>31</sup> T. I, I, p. 20.    <sup>32</sup> T. I, I, p. 17.    <sup>33</sup> T. I, I, p. 20.    <sup>34</sup> T. I, I, p. 14.



Cette grâce est celle d'avoir conçu son Fils dans son corps et dans son âme.

Mais alors, cette faveur surpasse celles qu'ont reçues tous les anges du ciel puisque Marie se voit « honorée par celui que les Anges adorent et en la présence duquel les Séraphins se couvrent de leurs ailes »<sup>35</sup>.

C'est pourquoi l'auteur poursuit : « Et non seulement nous croyons que Dieu a favorisé la sainte et bienheureuse Vierge plus que tous les Patriarches, les Prophètes et les Apôtres ; mais aussi qu'il l'a exaltée par-dessus tous les Anges et les Archanges, les Chérubins et les Séraphins : Car Dieu n'a point pris les Anges, mais il a pris la semence d'Abraham au ventre virginal. »<sup>36</sup>

### **Le faux honneur rendu à Marie**

Drelincourt intitule le 3<sup>e</sup> chapitre de son opuscule par ces mots : « Que l'honneur et le respect que nous portons à la sainte et bienheureuse Vierge nous empêche de participer au service qui lui est rendu en l'Eglise Romaine. »<sup>37</sup>

Pourquoi cette opposition à la dévotion mariale des catholiques ? Parce que « la sainte et bienheureuse Vierge a assez de vrais honneurs, sans lui attribuer de faux »<sup>38</sup>.

Selon Drelincourt, l'Eglise Romaine attribue à la Vierge des fonctions qui sont propres à son Fils. Voilà pourquoi les protestants veulent se préserver du péché de « lèse-Majesté divine ».

« Ceux qui défèrent à la Bienheureuse Vierge les honneurs et le service qui ne conviennent qu'à Dieu seul, se rendent criminels de lèse Majesté divine. Non seulement, ils offensent notre Seigneur Jésus-Christ, mais d'abondant, (sic) ils outragent la sainte Vierge. »<sup>39</sup>

L'auteur précise sur quels points il s'oppose aux catholiques : Marie ne joue aucun rôle dans l'application des fruits de la rédemption. Aussi est-il interdit de l'invoquer.

T. I, I, p. 13. <sup>36</sup> T. I, I, p. 16. <sup>37</sup> T. I, I, p. 21. <sup>38</sup> T. I, I, p. 21. <sup>39</sup> T. I, I, p. 22.

« Nous ne l'honorons pas (...) en lui adressant nos vœux, nos supplications et nos actions de grâces. Ce n'est pas à elle que nous demandons le pardon de nos péchés et la délivrance de nos misères. Ce n'est pas à elle, ni à ses mérites, ni à son intercession, que nous rendons la louange et la gloire de nos délivrances et des faveurs que nous recevons du Ciel. Un tel honneur n'a aucun fondement en l'Ecriture sainte, Dieu se l'est réservé à lui seul. C'est comme le fruit sur lequel il défend de mettre la main.<sup>40</sup> »

Drelincourt a suffisamment montré que la prédication chrétienne devait proclamer les grandeurs de Marie. Mais aucun geste corporel de dévotion n'est autorisé depuis que la Vierge est au ciel.

« Nous ne l'honorons point aussi (...) par les actions extérieures et les gestes de nos corps, parce que nous la croyons aussi éloignée de nous que le Ciel est éloigné de la terre. Si elle conversait ici-bas, nous lui rendrions en ce genre d'honneur tout ce qui peut en être rendu à une créature sainte et bienheureuse ; mais étant là-haut au Ciel toute rayonnante de lumière et de gloire, elle n'a point de part à tout ce qui se fait sous le soleil.<sup>41</sup> »

Ainsi, pour honorer la Vierge Marie, les catholiques volontiers allument un cierge devant son image.

L'auteur blâme ce geste : « Si la Bienheureuse Vierge pouvait contempler les actions des mortels, elle se rirait de nos luminaires. Car elle est toute resplendissante de lumière et de gloire et Dieu lui-même est sa chandelle.<sup>42</sup> »

La procession de la « Chandeleur » fait penser Drelincourt à une cérémonie païenne.

« Nous penserions offenser très grièvement la sainte Vierge, de croire qu'elle peut prendre plaisir aux cérémonies que de pauvres idolâtres ont jadis inventées pour le service de leurs fausses divinités. Car justement en la même saison, au même mois et presque au même jour, les anciens Romains allumaient des cierges et des flambeaux en l'honneur de Februa, mère de Mars.<sup>43</sup> »

<sup>40</sup> T. I, II, pp. 23-24.

<sup>41</sup> T. I, II, p. 25.

<sup>42</sup> T. I, I, p. 26.

<sup>43</sup> T. I, I, pp. 26-27.

## L'opposition à la récitation de l'Ave Maria

Si Marie était encore sur terre, nous pourrions lui manifester notre vénération en lui redisant, par exemple, la louange d'Elisabeth : « Tu es bénie entre toutes les femmes. »

Mais comme la Vierge est au ciel, nous ne pouvons pas nous adresser à elle.

Parlant de la salutation angélique, Drelincourt déclare : « Nous l'avons en singulière révérence. Chaque chose a sa raison. Les paroles en sont très excellentes, mais l'application en est mauvaise. Elles étaient très convenables en la bouche de l'Ange Gabriel, mais elles sont de très mauvaise grâce en la bouche des mortels. Car l'Ange était près de la bienheureuse Vierge. Mais nous en sommes éloignés autant que les Cieux sont éloignés de la terre.<sup>44</sup> »

Est-ce à dire qu'il ne faut pas méditer la salutation angélique ? Nullement, si on respecte son genre littéraire de salutation et non de prière.

« On peut bien réciter la salutation angélique pour se consoler et s'instruire (...) en même façon que l'on profère et médite le sacré cantique de la bienheureuse Vierge. Mais de le dire en forme de prière pour impétrer le secours de la Vierge Marie, ou pour demander à Dieu la rémission des péchés et le don du Saint-Esprit, il ne se peut rien imaginer de plus mal à propos. Car ce sont les mots d'une salutation et non pas les clauses d'une prière.<sup>45</sup> »

Le vrai honneur que l'on rend à Marie n'est pas de la prier mais d'écouter les paroles qu'elle nous a laissées.

« Les belles et saintes paroles qu'elle nous a laissées suppléent à son absence.<sup>46</sup> » Et faisant allusion à Cana, Drelincourt ajoute : « Il est impossible d'obéir au Fils, sans obéir à la Mère qui nous renvoie à lui.<sup>47</sup> »

## Présence et absence de Marie

La Vierge est profondément présente à la pensée et au cœur de Drelincourt puisqu'il confesse avec tant de lyrisme les grâces qu'elle a reçues et qu'il

<sup>44</sup> T. I, I, p. 29.

<sup>45</sup> T. I, I, p. 30.

<sup>46</sup> T. I, I, p. 33.

<sup>47</sup> T. I, I, p. 35.

éprouve un tendre amour pour elle. Mais en même temps, il souligne que Marie n'a plus de relation vitale avec l'Eglise terrestre depuis le moment où elle est entrée dans la gloire. En raison de cette distance entre le ciel et la terre, elle est donc totalement absente de l'intercession ecclésiale. Nos frères chrétiens vivants qui habitent un autre continent nous sont proches, malgré tout, grâce à la communion des saints. Je puis écrire à un ami, qui habite l'Australie: « Prie pour moi. » Les Réformés sont convaincus de la pleine valeur évangélique de l'intercession mutuelle entre membres de l'Eglise « militante ». Mais il est rigoureusement interdit d'entrer en contact avec l'Eglise « triomphante » même par cette humble prière : « Sainte Marie, priez pour moi ».

Le dialogue œcuménique sur la Vierge et les autres saints devrait d'abord se concentrer sur ce point : La doctrine de la communion des saints se limite-t-elle à l'Eglise terrestre ? Les Réformateurs l'ont prétendu, mais ils gardent cependant, de la tradition ancienne, la certitude qu'il faut **honorer** la Vierge, ce qui établit un lien de présence avec elle.<sup>48</sup>

Chez Drelincourt, la présence et l'absence de Marie semblent s'équilibrer car le refus de la dévotion catholique ne l'empêche pas d'avoir un rapport vital avec la Vierge.

Mais lorsque nos frères protestants ont abandonné progressivement la foi en la virginité perpétuelle de Marie, sa louange s'est affaiblie, voire éteinte dans certains milieux. On ne découvre plus dans les communautés protestantes (et parfois aujourd'hui catholiques !) l'enthousiasme de Drelincourt pour présenter à Dieu « l'honneur qui doit être rendu à la sainte et bienheureuse Vierge Marie ».

Dans ce climat de ferveur du XVII<sup>e</sup> siècle, un dialogue œcuménique aurait porté de beaux fruits si par ailleurs on avait déjà eu l'esprit du II<sup>e</sup> Concile du Vatican. Mais comment dialoguer sur le mystère de Marie si sa personne ne présente plus d'intérêt pour les croyants ?

<sup>48</sup> De fait, Drelincourt s'inspire d'une tradition qui remonte aux Réformateurs lorsqu'il veut honorer la Vierge. Cf. cet ouvrage de Pierre Viret au titre significatif : « *Vray usage de la salutation faite par l'ange à la Vierge Marie. Et de la source des chapelets et de la manière de prier par conte (sic) et de l'abus qui y est ; et du vray moyen par lequel la Vierge Marie peut être honorée ou deshonorée.* » Genève 1556. Le Réformateur écrit : « On ne la saurait tant honorer du vrai honneur qui lui est dû et qu'elle requiert ». Edition de 1562, pp. 189-190.

Nous nous demandons si la méditation de l'Apocalypse ne pourrait pas favoriser sur ce point un rapprochement entre catholiques et protestants. Drelincourt a tendance à s'inspirer de l'expression de « grand abîme » utilisée par Abraham (Luc 16, 26 : dans la parabole du riche et de Lazare), pour souligner la distance qui sépare le ciel et la terre. Mais dans la bouche du Patriarche, la formule concerne la séparation du paradis et de l'enfer et non celle de l'Eglise terrestre et de l'Eglise céleste.

Or l'Apocalypse décrit l'union intime de la liturgie de la terre et celle du ciel. Sur ce point, il existe un accord entre tous les exégètes. Aussi lorsque le texte inspiré nous parle des « coupes d'or pleines de parfum qui sont les prières des saints » (5, 8), faut-il voir une symbiose des intercessions de **tout** le corps ecclésial, des membres qui sont sur terre comme de ceux qui sont déjà dans la gloire.

On pourra ensuite préciser que cette confiance à la prière des défunts réunis à Dieu a été vécue dès l'Ancienne Alliance ; témoin en est le II<sup>e</sup> Livre des Maccabées 15, 11-16, qui évoque l'intercession d'Onias «jadis grand prêtre » ainsi que celle de Jérémie. Nos frères protestants n'admettent pas le caractère inspiré de ce livre. Mais ils pourront reconnaître avec nous que l'Apocalypse confesse la même conviction : la prière de l'Eglise terrestre rejoint celle de l'Eglise céleste.

Certes, dans ce dialogue, nos frères ont aussi des questions critiques à nous poser. Montrons-nous suffisamment le caractère « analogique » des expressions de « médiatrice » et d'« avocate » lorsque nous les appliquons à la Vierge ? Le P. Tillard a parlé des catholiques utilisant des formules excessives qui font « le Pape... plus qu'un Pape »<sup>49</sup>. Drelincourt cite des expressions malheureuses qui font de la Vierge... plus qu'une créature.<sup>50</sup> Oui, l'interrogation doit être mutuelle.

Georges Bavaud

<sup>49</sup> J.-M.-R. Tillard, *L'évêque de Rome*, Cerf, Paris 1982, p. 15.

<sup>50</sup> On doit condamner la mauvaise inspiration qui a conduit des catholiques à utiliser le mot de « déesse » pour désigner Marie. Drelincourt cite ces textes au T. I, II, pp. 45-65. Les licences poétiques doivent recevoir des limites...